

Université Paris X - Nanterre

# TROPISMES

## N° 11

### QUE FAIT LA FICTION ?



2003

CENTRE DE RECHERCHES ANGLO-AMERICAINES

---

---

## **Que fait la fiction politique ? Reagan le *storyteller***

---

---

Que fait l'homme politique Ronald Reagan dans un colloque intitulé « que fait la fiction »? N'est-il pas déplacé d'introduire la politique dans un séminaire littéraire ? Ce qui justifie peut-être un tel déplacement, c'est d'abord l'intitulé de la question : dire « que fait la fiction ? » c'est ne pas dire « qu'est-ce que la littérature ? », en remplaçant l'être par le faire et la littérature par la fiction. En passant de l'être au faire, on passe de l'ontologie à ce que Barbara Cassin appelle la logologie, de la régulation aristotélicienne du langage à son décloisonnement sophistique<sup>1</sup>. A une réflexion en termes de catégories et de statut se substitue un brouillage potentiellement scandaleux de ces mêmes catégories : ainsi, passer de l'être au faire conduit au scandale sophistique de la fiction qui fait que l'on trouve de la fiction là où on ne devrait pas, dans des domaines tels que l'histoire, le droit ou la politique. Ce premier glissement de l'être au faire est inséparable d'un second, de la littérature à la fiction. La fiction littéraire n'est qu'un type de fiction parmi d'autres : il existe des fictions juridiques (voir les personnes morales ou les études de Kantorowicz sur la généalogie du fisc). Quant aux fictions politiques, rappelons que Benedict Anderson, l'un des meilleurs spécialistes contemporains du nationalisme, définit

<sup>1</sup> Barbara Cassin, *L'Effet sophistique*, Paris, Gallimard, 1995.

### *Que fait la fiction politique ? Reagan le storyteller*

la nation comme une communauté politique imaginée, c'est-à-dire une fiction.

Parce que le discours reaganien est à mi-chemin entre politique et fiction, entre *history* et *story* et que son caractère ouvertement fictif a fait scandale, il me semble qu'il n'est pas sans rapport avec notre question, qui tourne autour de la fiction comme régime de discours sophistique. Or comme le rappelle B. Cassin, la sophistique « contraint l'amour de la sagesse à manier le bâton ». Manier le bâton revient à examiner l'acte d'accusation, qui fait de Reagan un sophiste et consiste à poser la question « que fait la fiction ? » comme on dirait « que fait la police ? ». On verra alors que cette accusation a des conséquences catastrophiques : elle conduit, par un retour de bâton, à une conception sophistique de la politique qui permet de mieux comprendre ce que fait la fiction reaganienne.

---

## **1. Le scandale : Reagan le sophiste**

---

Commençons donc par manier le bâton en donnant la parole à l'accusation. Reagan est accusé de préférer l'illusion aux faits, la fiction à la réalité, le simulacre d'une Amérique de série B à l'Amérique réelle, les cérémonies et l'apparat à la réalité du gouvernement. Le grand communicateur, comme l'étaient les sophistes, est donc, comme eux, accusé de mensonge, de fiction, de simulacre, d'imposture. Voici quelques citations, qui étayaient ces accusations :

– de mensonge :

*[Ronald Reagan] played fast and loose with the facts of American history because being the Great Communicator meant more to him than being the public's educator. [...] By the close [of the year 1982] political scientist James David Barber could remark that 'Ronald Reagan is the first modern president whose contempt for the facts is treated as a charming idiosyncrasy'*<sup>2</sup>

<sup>2</sup> Michael Kammen, *Mystic Chords of Memory: The Transformation of Tradition in American Culture*, New York, Knopf, 1991, p. 660.

Cette dernière remarque revient à dire que le discours reaganien est traité comme une fiction, au sens où Genette et Schaeffer entendent ce terme : « au-delà du vrai et du faux, [la fiction] met entre parenthèses la question comme telle de la valeur référentielle et du statut ontologique des représentations qu'elle induit »<sup>3</sup>. D'une manière générale, alors que les discours de Reagan, et en particulier son premier discours d'investiture, promettent moins d'État ('government is not the solution', 'it is my intention to curb the size and influence of the federal establishment'), Reagan renforce l'État et fait exploser le déficit budgétaire, alors qu'il n'a pas de mots assez durs pour stigmatiser 'those who practice terrorism', il négocie avec les autorités iraniennes pour retarder la libération des otages américains et met en place un trafic d'armes contre les otages dont l'argent servira à financer illégalement les contre-révolutionnaires du Nicaragua, lors du célèbre *Iran-Contra scandal*. La liberté prise avec les faits va jusqu'à l'anecdote célèbre du soldat Martin Treptow, qui, contrairement à ce qu'affirma Reagan dans son premier discours d'investiture, n'était pas enterré au cimetière d'Arlington. Comme l'indique son biographe Lou Cannon, Reagan avait été prévenu de l'inexactitude de l'anecdote mais avait tenu à la garder car elle était 'too theatrically imposing to blemish it with all the facts'<sup>4</sup>.

– de fiction

Dans son livre *Ronald Reagan, The Movie*, Michael Rogin donne de nombreux exemples de la confusion entre l'acteur et l'homme politique :

*[Ronald Reagan] is a man whose most spontaneous moments – 'Where do we find such men?' about the American D-Day dead; 'I am paying for this microphone, Mr. Green,' during the 1980 New Hampshire primary debate - are not only preserved and projected on film but also turn out to be lines from old movies. [...] Responding to the charge that Reagan confuses the world depicted in movies with the world outside it, the*

<sup>3</sup> Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction*, Paris, Seuil, 1999, pp. 210-211.

<sup>4</sup> Lou Cannon, *President Reagan: The Role of a Lifetime*, New York, Simon and Schuster, 1991, p. 100.

*Que fait la fiction politique ? Reagan le storyteller*

*presidential aide explained that cinema heightens reality instead of lessening it.*<sup>5</sup>

Le reproche est double : non content de puiser son inspiration dans des vieux films de série B parfois ridicules (une affiche de campagne, intitulée *Bedtime for Brezhnev*, recyclait habilement *Bedtime for Bonzo* dans lequel Reagan et le singe Bonzo tenaient la vedette), Reagan place la fiction au dessus de la réalité politique. Quant à la fonction politique de ce recours à la fiction, elle est analysée par Richard Slotkin :

*The mythographers of the Reagan Revolution sought to overcome the 'malaise' of the 1970s – the breakdown of public myth that prevented consensus on purposeful action in both domestic and foreign affairs – by substituting for the distressing memories of 'the Sixties' a fictive replica of a simpler time: the 'Happy Days' when the Cold War was young and the world was divided between an 'evil empire' and a TV-pastoral, 'Leave It to Beaver' America that a few good men could save by fighting dirty wars.*<sup>6</sup>

La fiction est ici condamnée car elle conduit à un aveuglement idéologique, au sens traditionnel que Marx a donné à ce concept dans *l'Idéologie allemande* : celui d'une illusion qui inverse la réalité, sur le mode de la *camera obscura*.

– de simulacre

Tout comme le sophiste mime le philosophe, le discours reaganien est accusé de mimer le discours rooseveltien, d'en être le simulacre : ancien démocrate, Reagan veut séduire une partie de l'électorat ouvrier, les fameux *Reagan Democrats* pour refaire en sens inverse, c'est-à-dire en réduisant le rôle de l'État, ce que FDR avait réussi à accomplir en temps de crise : « As historian William Leuchtenburg put it, Reagan's attempt to appear as a 'latter-day Franklin Roosevelt' was so contrary... to reality that one might register

<sup>5</sup> Michael Rogin, *Ronald Reagan, The Movie, and Other Essays in Political Demonology*, Berkeley, University of California Press, 1987, p. 7.

<sup>6</sup> Richard Slotkin, *Gunfighter Nation: The Myth of the Frontier in Twentieth-Century America*, New York, Harper Collins, 1992, p. 643.

it as the greatest sleight-of-hand of modern American history, save for one thing. No one believed it more sincerely than Ronald Reagan. »<sup>7</sup>

Reagan l'imposteur se réclame abusivement du New Deal. Ajoutons, pour compléter le portrait à charge, le soin particulier apporté aux cérémonies officielles, au rituel et à la communication, qui achève de faire de Reagan un sophiste, dont la politique de l'apparence se révèle apparence de politique, comme le suggère le jugement de W. R. Mead :

*The American president has two jobs: he is the head of government and head of state, Mrs Thatcher and the queen. Reagan was a very bad Thatcher but a very good queen.*<sup>8</sup>

Reagan est un illusionniste, tout juste capable d'inaugurer les chrysanthèmes. Comme les sophistes, le grand communicateur est un spécialiste de l'épideixis, discours cérémonial de louange ou de blâme qui consiste à « montrer devant », à en mettre plein la vue<sup>9</sup>. A cet égard, le premier discours d'investiture du nouveau président peut à bon droit être qualifié de chef d'œuvre sophistique, tant il en met plein la vue, à l'aide de la télévision. Mélange inédit de discours politique traditionnel et de visite guidée des monuments officiels, le discours est une suite d'histoires toutes plus rassurantes les unes que les autres (pour la première fois dans l'histoire de la cérémonie, le nouveau président s'exprime sur le côté ouest du Capitole afin de pouvoir s'arrêter sur chacun des principaux monuments du Mall), vraisemblables à défaut d'être vraies (l'anecdote du soldat Martin Treptow prend quelques libertés avec les faits), et se termine sur cet appel peu banal à la *suspension of disbelief* : « And after all, why shouldn't we believe that : we're Americans ».

<sup>7</sup> David Green, *The Language of Politics in America: Shaping Political Consciousness from McKinley to Reagan*, Ithaca, Cornell University Press, 1987, pp. 257-258.

<sup>8</sup> William R. Mead, *Mortal Splendor, The American Empire in Transition*, Boston, Houghton Mifflin, 1987, p. 206.

<sup>9</sup> Barbara Cassin, *L'Effet sophistique*, *op. cit.*, p. 199.

### *Que fait la fiction politique ? Reagan le storyteller*

On le voit, la ressemblance avec les sophistes est à peu près complète. Comme eux Reagan préfère la fiction à la réalité, l'imitation au modèle, le *show* épideictique à l'efficacité gouvernementale : Reagan et les conservateurs sont à Roosevelt et aux *liberals* ce que les sophistes étaient aux philosophes. La cause est donc entendue : Reagan est coupable de sophisme et de démagogie : son usage scandaleux de la fiction doit être condamné.

---

## **2. Tous sophistes ? La politique comme sophistique**

---

L'ennui, c'est que, comme toujours avec la sophistique, les arguments se renversent facilement. Il est donc temps, au terme de ce réquisitoire, de renverser les rôles en donnant la parole à la défense. Car l'accusation de sophisme a des conséquences catastrophiques : de même que la critique sophistique fait de l'ontologie un récit, une performance logologique, la fiction reaganienne, en se proclamant fiction fait de tout discours politique et donc également de l'orthodoxie *liberal* un grand récit. Tout comme le relativisme sophistique met en crise le discours philosophique, le relativisme reaganien dissout la prétention de vérité du discours *liberal* rooseveltien hérité des années trente et achève de déstabiliser une idéologie déjà sérieusement discréditée depuis la guerre du Viêtnam et le scandale du Watergate.

Un premier indice de ce retournement nous est donné par l'identité des accusateurs : ceux qui, accusant Reagan d'être un démagogue, jouent dans cette controverse le rôle du philosophe, gardien de la vérité et des vraies valeurs de l'Amérique sont les gardiens du temple *liberal* auquel s'attaque Reagan. Il est en effet frappant de remarquer que les accusations émanent d'universitaires spécialistes de FDR ou d'intellectuels et de journalistes proches des thèses *liberal* ou *radical*. Ce qui est en jeu dans cette lutte entre *liberals* et conservateurs, c'est la définition authentique de l'Amérique et du rêve américain. Il est facile dès lors de reprendre chacune des accusations et de les retourner à l'envoyeur. Pour ce qui est du mensonge, il est clair que le discours reaganien n'en a pas le monopole. Dans son second

Luc Benoit

discours d'investiture, exemple typique du consensus des années cinquante, Eisenhower affirme :

*We cherish our friendship with all nations that are or would be free. We respect, no less, their independence. And when, in time of want or peril, they ask our help, they may honorably receive it; for we no more seek to buy their sovereignty than we would sell our own. Sovereignty is never bartered among freemen.*

Ces déclarations sont celles d'un président qui a autorisé des interventions militaires, par exemple au Honduras, ainsi que des interventions indirectes, par CIA interposée, pour se débarrasser du gouvernement iranien.

De même, pour ce qui est de la fiction : le discours *liberal* mis en place par Franklin D. Roosevelt emprunte ses *topoi* au corpus puritain des jérémiades de John Winthrop et du *Pilgrim's Progress* de John Bunyan. Ainsi le second discours d'investiture de FDR en 1937 reprend en l'adaptant aux années trente la rhétorique de Bunyan : l'homme *liberal* progresse vers la Cité céleste américaine, c'est-à-dire le *welfare state*, en évitant les embûches et en repoussant les tentations. Quant au discours d'investiture de Lyndon B. Johnson en 1965, il adapte à l'Amérique des années soixante la vieille rhétorique puritaine du covenant. Reagan n'innove donc pas en ayant recours à la fiction. Simplement, il passe de John Winthrop à John Wayne, de Bunyan à Bonzo, d'une culture littéraire à une culture plus populaire.

Quant à l'accusation de détournement d'héritage, elle peut également être renvoyée au fondateur de la tradition *liberal*. Dans les années trente, FDR a détourné le mot *liberal* de son sens traditionnel pour lui donner son sens moderne interventionniste en politique étrangère et en politique intérieure. Un tel détournement déclencha les protestations véhémentes d'Herbert Hoover, qui se voulait le gardien de la vraie tradition *liberal* :

*We do not use the word 'liberal.' That word has been polluted and raped of all its real meanings. [...] Liberalism was founded to further more liberty for men, not less freedom. Therefore, it was militant against the expansion of bureaucracy, against socialism and all of its ilk. The*

*Que fait la fiction politique ? Reagan le storyteller*

*conservatives in America are akin to the nineteenth century liberals of England. Lenin's instructions on propaganda included the deliberate distortion of accepted words and terms and Lenin has surely had his way with the word 'liberalism.' The Socialists and Communists daily announce that they are 'liberals.' They have nested in this word until it stinks. Let them have the word. It no longer makes sense.*<sup>10</sup>

Il n'existe pas de vraie tradition *liberal* mais une lutte constante pour s'approprier une étiquette politique et la redéfinir. Reagan n'a donc pas le monopole du simulacre et de l'imposture. Dans les années quatre-vingt, le grand communicateur se réclame de FDR tout en stigmatisant les *liberals*, un peu comme FDR s'était approprié l'étiquette *liberal* tout en stigmatisant son représentant Herbert Hoover : en somme, Reagan fait à Roosevelt ce que Roosevelt fit à Hoover.

On voit donc que si Reagan est un sophiste, tous les hommes politiques sont sophistes, car aucun n'est exempt des reproches qu'on lui adresse. Ce qui conduit à une conception sophistique du discours politique. Tout discours politique utilise les deux positions de la sophistique, qui résultent en creux de la régulation aristotélicienne du langage autour de l'équivalence entre sens, essence et référence : la première position est le signifiant sans sens stable qui mène à l'homonymie, la seconde est le sens sans référence qui mène à la fiction et au palimpseste. D'une part, le discours politique joue sur le signifiant, redéfinissant sans cesse les termes essentiels, *America, liberal, democracy* : c'est exactement ce processus que Barthes appelle mythe dans *Mythologies*. D'autre part, le discours politique parle de ce qui n'existe pas, crée sa propre réalité au moyen de fictions, de mots qui ont un sens mais pas de dénotation. En fait, comme le rappelle Barbara Cassin, les deux positions se rejoignent, au sens où le discours politique utilise des expressions telles que « la volonté populaire », qui n'ont « aucune dénotation généralement acceptée ». Comme tout discours politique, le discours reaganien exploite les deux positions de la sophistique. Il (re)crée un monde, un consensus, une nation en

<sup>10</sup> Herbert Hoover, cité dans David Green, *The Language of Politics in America: Shaping Political Consciousness from McKinley to Reagan*, Ithaca, Cornell University Press, 1987, pp. 162-63.

maniant l'homonymie et la fiction. La cause est donc entendue. Reagan n'est pas plus coupable de sophisme que les autres hommes politiques, qui ont tous recours à la fiction pour la bonne cause : réinventer l'Amérique, cette communauté politique imaginée, cette fiction.

---

### 3. Que fait la fiction reaganienne ?

---

Au terme de cette plaidoirie, le jury est perplexe. Une question demeure toutefois sans réponse : si tout discours politique est sophistique, quelle est alors la spécificité du discours reaganien, s'il y a de la fiction dans tout discours politique, que fait la fiction reaganienne que ne fait pas, par exemple, la fiction rooseveltienne ?

– elle entretient un rapport paradoxal à la fiction

Ce qui distingue le discours reaganien, c'est qu'il oscille entre deux positions contradictoires : tantôt il affirme la supériorité toute sophistique de la fiction, tantôt il dénonce, au nom de la vérité et de la morale, la fiction communiste, l'idéologie de l'empire du mal.

D'une part, on l'a vu, le discours reaganien affirme : 'And after all, why shouldn't we believe that. We're Americans.' Son caractère ouvertement fictif rappelle les paradoxes de la seconde sophistique : comme Lucien, Reagan retrouve, « réélaborant le vieux paradoxe du menteur, le rapport à la vérité dans la revendication même de la fiction. »<sup>11</sup> D'autre part, le même discours recycle parfois les vieilles oppositions datant de la guerre froide, dont l'exemple canonique fut donné par Eisenhower en 1953 : 'The enemies of this faith know no god but force, no devotion but its use. They feed upon the hunger of others. Whatever defies them they torture, especially the truth.' Le monde libre représente donc la vérité, la morale et la religion contre le relativisme, le mensonge, la trahison et l'irréligion du communisme international, ce nouveau sophisme. Comme Eisenhower avant lui, Reagan dénonce l'idéologie, la fiction communiste au nom de la vérité et de la morale. Ce qui est paradoxal, c'est que cette condamnation de la fiction politique s'accompagne parfois d'une réhabilitation de la fiction politique. On

<sup>11</sup> Barbara CASSIN, *op. cit.*, p. 491.

*Que fait la fiction politique ? Reagan le storyteller*

retrouve les traces de ce rapport ambivalent à la fiction dans une anecdote relatée par Peggy Noonan à propos de la rédaction d'une allocution pour le président lors d'un voyage en Chine communiste en 1984. Le débat entre le *speechwriter* et le Département d'État portait sur l'emploi de l'expression apparemment innocente 'history is a river' :

*"Look, 'history is a river' is not Communist propaganda, it's poetry. It's not dialectic, it's not literal, and you can't apply those logical standards."*

*"So you concede it's not logical."*

*"I concede nothing, I concede it's literature." 12*

L'auteur revendiquait un rapport littéraire au discours politique, qui l'autorisait à employer l'expression imagée 'history is a river'. Au contraire, en condamnant cette métaphore, le Département d'État défendait la vision traditionnelle de l'Amérique, pays des libertés où les hommes choisissent leur destin, par opposition au communisme, système déterministe et totalitaire. La question était la suivante : Reagan et ses *speechwriters* pouvaient-ils revendiquer un rapport fictif au discours politique en employant une métaphore quand le représentant du bien, de la vérité et de la morale rendait visite à ceux qui torturent la vérité ? La réponse du Département d'État indiquait sans ambiguïté que la fiction n'était plus de mise au pays du mensonge communiste.

– elle oscille entre louange sophistique de la fiction et dénonciation de la fiction comme sophisme

En réalité, cette contradiction apparente disparaît dès qu'on passe du statut du discours reaganien aux effets qu'il produit et aux stratégies rhétoriques dont il relève ; la fiction revendiquée apparaît alors comme une arme rhétorique qui sert à dissoudre les certitudes de l'idéologie *liberal*, elle sert le projet idéologique qu'on a appelé la révolution Reagan : la mise en place d'une nouvelle idéologie dominante conservatrice qui remplace l'idéologie *liberal* du *welfare state*. Quant à la traditionnelle dénonciation de l'Empire du mal, elle dénonce le

<sup>12</sup> Peggy Noonan, *What I Saw at the Revolution*, New York, Random House, 1990, p. 82.

sophisme, la fiction, l'idéologie communiste. Autrement dit, le discours reaganien permet d'entrevoir la différence entre sophistique et sophisme : si le discours reaganien, comme tout discours politique, est sophistique, au sens où il manie l'homonymie et la fiction, il se revendique comme fictif contre la tradition *liberal* qu'il tente de supplanter, mais il s'affirme vrai contre le sophisme communiste qu'il cherche à stigmatiser. Revendication sophistique et dénonciation du sophisme sont les deux stratégies que le discours reaganien emploie « dans son différend avec ses deux adversaires »<sup>13</sup>.

– elle témoigne d'un différend avec ses deux adversaires

On peut à propos du discours reaganien reprendre la distinction entre différend interne et externe que suggère Lyotard à propos de la philosophie. Ce que Reagan met en place, c'est, à l'intérieur des frontières des Etats-Unis, une nouvelle idéologie dominante américaine qui utilise la fiction pour relativiser et remplacer l'orthodoxie *liberal*, tout en continuant à l'extérieur à dénoncer le communisme *un-American*. Son rapport paradoxal à la fiction témoigne à la fois d'un différend interne au corps politique américain, d'un changement de régime de discours, d'idéologie dominante et d'un différend externe avec l'Empire du mal. Pourquoi revendiquer la fiction ici pour la dénoncer là ? A nouveau, tout est affaire de stratégie : il s'agit de manier le bâton ou le retour de bâton. La sophistique est la stratégie du faible au fort, le retour de bâton conservateur contre l'orthodoxie *liberal* jusqu'alors dominante dans un contexte de crise de confiance propice à la mise en cause du grand récit *liberal*. A l'extérieur, au contraire, Reagan manie le bâton : la dénonciation du sophisme communiste a des airs d'exclusion terroriste à l'encontre d'un adversaire idéologique bien mal en point dans les années quatre-vingt. Que fait la fiction reaganienne ? Elle fait un usage opportuniste de la fiction.

<sup>13</sup> Jean-François Lyotard, *Le Différend*, Paris, Minuit, 1983, p. 11.

---

### **Conclusion : que fait la fiction politique ?**

---

Que nous apprend ce détour par la fiction reaganienne ? Que fait la fiction politique ? Elle déconstruit le concept de fiction défini par Schaeffer comme feintise ludique partagée<sup>14</sup> et fait resurgir le « concept mal construit »<sup>15</sup> d'idéologie. La définition de Schaeffer s'inscrit dans le cadre d'une défense de la fiction contre les critiques contemporaines de la mimesis qui reprennent la condamnation platonicienne de la fiction comme leurre dangereux. Mais cette défense s'appuie sur la délimitation aristotélicienne « qui fait de la pratique sophistique du langage non plus un mime nocif de la théorie des idées – un indiscernable chien-loup –, mais une pratique limite, et donc limitée, délimitée, qui conforte par sa marginalité même le déploiement éthico-philosophique de la norme [...] »<sup>16</sup>. Or le discours reaganien montre l'inanité des oppositions qui sont au fondement de ce concept de feintise ludique partagée, oppositions entre ludique et sérieux, conscient et inconscient, *irene* et *agon*, fiction et mensonge. Par son recours conscient, revendiqué, à la fiction, le discours reaganien brouille la distinction entre fiction et non fiction, qui reste fondée sur une conception intentionnaliste du sens. A mi-chemin entre la feintise ludique et la feintise manipulatrice, entre la fiction sincère et la propagande mensongère, ce discours ressemble par une ruse de la raison à un jeu sérieux auquel joue un acteur à la fois manipulateur et manipulé par un univers de croyances qui fonde la communauté politique et que son intervention contribue à recréer. Pour rendre compte des paradoxes de ce discours, qui sont ceux de l'idéologie, on pourrait risquer l'expression paradoxale de feintise manipulatrice partagée : manipulatrice et à ce titre justiciable d'une analyse marxienne démystificatrice sur le modèle de *l'Idéologie allemande* qui les confronte à une réalité qui ne se confond pas entièrement avec le discours, partagée et donc justiciable d'une analyse fonctionnelle,

<sup>14</sup> Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>15</sup> Etienne Balibar, *La Philosophie de Marx*, Paris, La Découverte, 1993, p. 43.

<sup>16</sup> Barbara Cassin, *op. cit.*, p. 333.

*Luc Benoît*

sociologique et historique, qui étudie comment ces fictions politiques contribuent dans leur performativité à (re)créer cette réalité, c'est-à-dire la communauté politique imaginée des Américains. Que fait la fiction politique ? Elle nous invite à explorer les paradoxes de l'idéologie.

**Luc BENOÎT**  
**Université Paris X**